

Le recueil est précédé d'un sonnet de M. Louis Fréchette et d'un essai de M. Benjamin Sulte.

M. Fréchette a écrit de bien meilleurs sonnets que celui-là. Les quatre premiers mots : *Dans notre lande inculte*, offrent une image qui n'est pas juste. Brizeux a pu célébrer les landes de Bretagne, avec leurs souvenirs druidiques et romains. Poète, il voyait à regret les landes disparaître sous les efforts persévérants du défricheur et du planteur qui les ont transformées en riches forêts et en champs fertiles. Mais notre beau pays, avec ses immenses forêts, notre champ littéraire, avec ses jeunes plantes vivaces, ses fleurs aux nuances déjà variées, ne sauraient être comparés à une lande, et, cette fois, notre poète, notre lauréat, dont nous voulons être fiers, a décidément forcé la note ; il est injuste envers lui-même. Voici, en outre, un vers passablement inintelligible :

“ Que vous disiez vrai nul plus que moi ne brûla.”

Il marche mal, ce vers—bien qu'il ait ses douze pieds—et que peut-il bien signifier ?

Citons aussi les vers suivants :

“ N'importe ! aux champs qu'un ciel exotique illumine
S'étaient trop souvent des fleurs dont l'étamine
Recèle des odeurs pleines de trahison.”

Voilà bien des grands mots, on l'admettra, pour dire que dans d'autres pays, notre vieille et chère France, par exemple, certains poètes ne s'inspirent pas toujours des doctrines les plus saines et des sentiments les plus purs.

Dans le dernier vers du sonnet, *faux parfums* est encore une image joliment risquée.

A ces observations, faites en bien bonne part, il convient d'ajouter que la forme et la rime du sonnet de M. Fréchette sont parfaitement irréprochables ; chacun sait, du reste, qu'il excelle dans ce genre de poésie.

L'essai de Sulte—*La Poésie française au Canada*—est tout un travail historique des plus intéressants. Les observations judicieuses et les détails inédits abondent dans ces trente pages. Sulte est un dictionnaire..... vivant et complet de l'histoire de son pays. Entre autres faits curieux, en voici un qu'il nous relate :

“ Boileau était mort depuis plus de vingt ans, lorsqu'un Canadien entreprit d'écrire un poème héroïque, rappelant le souvenir du *Lutrin*, à propos de certains démêlés survenus (1728) dans l'église du Canada. L'auteur fut l'abbé Étienne Marchand, curé de Boucherville, depuis 1734 jusqu'à 1774. La date de son ouvrage en vers n'est pas connue, mais on la place après 1732.”

Nombre d'autres détails mériteraient d'être cités. Sulte a laborieusement étudié notre histoire, ce que tant d'autres ne font pas et devraient faire, et il la raconte dans un style à lui, style vif, prime-sautier, clair et original, ce dernier mérite comparativement rare dans un siècle où l'on écrit tant.

Nous arrivons aux œuvres de nos poètes.

C'est d'abord Crémazie, le père de la poésie française en Canada.

Les vers qu'il écrivit, le jour de l'an 1852, font un tableau saisissant de l'agitation qui tourmentait l'Europe à cette époque. *Colonisation, Guerre, Le vieux soldat canadien, L'envoi aux marins de la Capricieuse*, etc., etc., sont autant de poésies que nous avons tous lues et que nous aimons encore à relire.

On peut dire la même chose de *Donnacona* et de *L'Ode à M. de Puibusque*, par l'hon. P. Chauveau.

Deux des poésies de Fréchette—*La découverte du Mississippi* et *Fleurs fanées*—suffiraient pour donner une idée juste de son talent, qui consiste dans l'ampleur et la perfection de la forme, unies à la grâce et au charme des détails. Ces deux dernières qualités brillent surtout dans le touchant récit intitulé : *Fleurs fanées*.

Le recueil contient des poésies de dix ou douze autres écrivains. M. Taché semble avoir eu pour objet de choisir, dans les œuvres de chacun, celles qui caractérisent le mieux son talent, “ son genre,” pour employer une expression familière, et M. Taché a su atteindre son but. C'est là un des grands mérites de ce recueil qui aurait pu être intitulé : *Tableau de la poésie française au Canada, de 1850 à 1880*.

Cependant, il y existe une lacune : le recueil ne contient, en fait de chants et de chansons, que *Le chant du vieux soldat canadien*, pour lequel le regretté Desane fit, dans le temps, publier en France un air fort bien écrit et très enlevé, et le *Chant des voyageurs*, mis également par lui en musique.

Il y a aussi les *Fleurs fanées*, poésies dont les premiers quatrains sont un véritable “ duo de jeunes filles,” comme le dit Fréchette lui-même. Si quelque compositeur habile écrit jamais, sur ces paroles, un duo pour voix de femmes, il peut avoir l'assurance d'un brillant succès dans tous les salons.

“ Le pauvre peuple a besoin de chansons.”

C'est un grand poète qui a formulé cette belle pensée, aussi vraie chez nous qu'en France. “ Chansons que tout cela ! ” diront certains indifférents. Il n'en est pas moins vrai que la chanson est un puissant moyen de perpétuer et de raviver, chez un peuple, les sentiments

et les traditions les plus nobles. Pendant la période qu'embrasse le recueil de M. Taché, nos meilleurs poètes, Crémazie et Fréchette en tête, ont composé nombre de chants et chansons qui méritent d'être popularisés. Musiciens du Canada, mettez vous à l'œuvre ; recherchez ces paroles ; elles vous fourniront de belles inspirations. Il est temps que vous nous débarrassiez de ces fades romances—tant anglaises que françaises—qui nous arrivent d'outre-mer et sont chantées dans notre meilleure société, laquelle rirait bien fort ou manifesterait un profond dégoût, si on lui lisait, à voix posée, les folies ou les immoralités que contiennent trop souvent les paroles.

E. BLAIN SAINT-AUBIN.

Ottawa, le 15 octobre 1881.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 22 octobre 1881.

Les morts vont vite, dit la légende, c'est vrai, archi-vrai ; il y a cependant des choses qui vont plus vite encore : ce sont les événements. Ils passent devant nos yeux comme des fantômes ailés.

Après nous avoir fait frémir un certain temps, d'autres les suivent qui nous font rêver ; et comme notre malheureuse humanité ne peut pas vivre de larmes ni de rêveries, il faut toujours qu'un dernier événement le fasse rire.

Nous ne pensons plus à Garfield ; chacun détache philosophiquement les tentures de deuil de sa demeure ; Arthur, qui est plus étonné que nous même de se trouver à la *Maison Blanche*, nous apparaît comme l'aube d'un nouveau jour, né d'une sombre nuit. A force de voir et de revoir sa photographie, le peuple américain finira par découvrir en lui un homme de génie, et dans ses favoris épais le signe certain de sa grandeur future.

Allons, messieurs les politiciens, tâchez d'imaginer une fête, un anniversaire ou même un centenaire ; prenez garde à vous : le peuple s'ennuie !

Boum, boum ! voilà la fête qui commence. Pif, paf, patatouf ! ceci vous représente le centenaire de *Yorktown*, un centenaire que l'on rajeunit à coups de canon.

Hurrah pour Lafayette ! hurrah pour Rochambeau ! hurrah pour Steuben ! hurrah ! enfin pour Cornwallis, qui s'est laissé prendre si à propos !

Descendants du comte de Grasse, ne détournes pas la tête à la vue du drapeau allemand, puisque les germains forment le quart de la population américaine.

Ayez un peu de complaisance et convenez que ce sont les prussiens qui ont pris *Yorktown*.

* * *

C'était, il paraît, en 1781 que l'armée du roi de France allait verser son sang en faveur de messieurs les Américains, alors révoltés contre l'Angleterre, leur vieille mère.

Rien ne fut épargné pour que cette entreprise fameuse fût couronnée de succès : les meilleurs vaisseaux furent équipés, les plus beaux régiments de France se mirent en route, précédés et suivis de millions d'écus fort authentiques. Et pour que rien ne manquât à cette sublime folie, la fine fleur de la noblesse française oubliant ses privilèges et servit de son épée l'indépendance américaine.

Les descendants des croisés, portant les plus riches costumes et les plus beaux noms de France, allaient, eux les premiers, révéler à la vieille Europe ce qu'un peuple peut faire lorsqu'il est libre, et préparer, sans le savoir, la révolution française, laquelle, comme chacun sait, fut le signal de leur ruine, de leur exil et de la mort de leur roi !

* * *

Mais considérons l'intervention française en Amérique sous un autre point de vue.

Quelle était le but secret de la cour de Versailles en aidant les colons américains dans leur insurrection ?

On croyait alors en France que la perte de ce beau continent, de ces villes puissantes, serait pour l'Angleterre un coup mortel dont elle ne pourrait jamais se relever.

Louis XVI en était convaincu, et beaucoup d'historiens d'aujourd'hui en sont encore persuadés.

Il est pourtant bien facile de se convaincre du contraire. Est-ce que, l'histoire en main, on ne voit pas que c'est justement à partir de cette époque que l'Angleterre accabla notre flotte de revers et que presque toutes nos colonies nous furent enlevées ? En quoi donc la France et même le Canada ont-ils bénéficié de l'heureuse issue de cette guerre fratricide, et pourquoi nous en réjouir ?

Libres aux Américains d'ajouter un nouveau centenaire à d'autres centenaires déjà célébrés, de parler avec enthousiasme de cet autre grand jour.

Pour nous, qui devons avant tout aimer notre patrie au-dessus de toutes les autres, on nous permettra de rester froids en présence de ce souvenir aussi glorieux qu'inutile pour notre pays.

La France a été trop prodigue de son sang et de son or.

Elle a successivement combattu en faveur des Américains, des Grecs, des Belges, des Turcs et des Italiens, et elle n'en a jamais reçu que des satisfactions platoniques.

Où étaient ces ingrats lorsque la fortune nous a trahis ? Quelle flotte amie est venue sauver la nôtre à Aboukir, et sur quels alliés avons-nous pu compter à Trafalgar, à Waterloo et à Sedan ?

Toutes ces ingrattitudes ont porté leurs fruits ; aujourd'hui, la France n'est soucieuse que des intérêts qui lui sont propres. C'est en vain que la Pologne gémit sous la botte de l'autocrate russe ; la vieille gaule se bouche les oreilles et la laisse crier.

Le Turc ne peut plus compter sur elle pour la protéger contre le démembrement qui l'attend. L'Irlande, bâillonnée, étranglée par l'Angleterre, ne verra plus les Français voler à son secours.

C'est fini, plus de guerres platoniques, chacun pour soi, Dieu pour tous !

ANTHONY RALPH.

LE PAYS DE L'AVENIR

Au banquet que lui ont offert les citoyens de Winnipeg, le 8 octobre dernier, le Gouverneur-Général a fait une description enthousiaste du Nord-Ouest canadien qu'il venait de traverser. C'est un pays d'une incomparable fertilité, a-t-il dit, une contrée appelée à un brillant avenir. Cette opinion de Lord Lorne s'accorde parfaitement avec celle de tous les visiteurs et explorateurs qui ont étudié le Nord-Ouest.

C'est aussi l'opinion de cette compagnie française formée par M. De LaLonde, et dont M. Royal est le vice-président, laquelle vient d'acheter 400 mille acres de terres pour y fonder une colonie. C'est aussi l'opinion de M. Cochrane, qui a acquis un immense territoire dans notre *far west*. Il y a déjà des colons au pied des montagnes rocheuses, en train d'organiser des *ranches* ou fermes destinées à l'élevage des animaux.

L'un des colons, M. Allan Patrick, fils de M. Alfred Patrick, ex-greffier de la Chambre des Communes, faisait partie jadis d'un corps d'ingénieurs chargés d'étudier le tracé du chemin de fer du Pacifique. Arrivé dans la région de la rivière des arcs (*Bow river*) M. Patrick fut frappé de la beauté du pays et des indices de sa fertilité. Accourir à Ottawa, donner sa démission et acheter des terres à l'endroit qui lui avait tant plu, fut l'affaire de quelques semaines. M. Patrick retourna à sa ferme décidé à faire de l'élevage en grand. Le premier automne de son installation, il avait une centaine de vaches et autant de juments dans ses pâturages. Il vit venir l'hiver avec une certaine anxiété ; il n'avait ni étables, ni écuries, décidé qu'il était de lui faire passer cette saison en plein air. L'expérience réussit parfaitement et au printemps son troupeau était en ordre parfait. Dès lors M. Patrick aurait pu réaliser de jolis bénéfices. On venait des territoires américains pour acheter des animaux de sa ferme. Une vache valait de deux à trois cents piastres dans cette région éloignée.

M. Patrick vint au Canada oriental le printemps dernier, fit la connaissance d'un citoyen de London qui prit feu au récit de M. Patrick et lui proposa de tenter la fortune de compte à demi avec lui. L'associé de M. Patrick mit \$8,000 dans l'entreprise, et la société nouvelle fit l'acquisition de 200 têtes de bétail amélioré qu'ils expédièrent par chemin de fer à Winnipeg. De ce point, il fallait traverser la prairie à pied pour arriver à la *ranch*. M. Patrick se trouvait en face d'une nouvelle expérience à faire : il s'agissait de savoir si ces animaux ne dépériraient point le long du voyage, n'ayant pour toute nourriture que l'herbe des prairies ? Une lettre reçue à Ottawa au commencement de septembre, disait que les colons et leur troupeau étaient arrivés au mois d'août à la rivière qu'Appelle et que tous les animaux étaient d'une graisse à faire envie.

Tout promet donc un plein succès aux hardis colons. C'est dans la région choisie par M. Patrick pour y installer sa ferme, que se trouve aussi l'immense *ranch* de 100 acres de notre éleveur M. le sénateur Cochrane. C'est un pays éminemment propre à l'élevage. L'hiver y est très doux ; c'est l'hiver des côtes du Pacifique sur lesquelles les animaux trouvent leur nourriture tout le long de l'année. L'air tiède du Pacifique arrive au-delà des montagnes rocheuses et fait fondre la neige qui tombe en petite quantité dans la région de la rivière aux Arcs. On y verra avant longtemps des *ranches* fourmillant de bestiaux et ce ne sera pas une des moindres richesses du Nord-Ouest. D.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.